

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Numéro 60, 2006

Traces et itinéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045765ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045765ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Harvey, F. (2006). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (60), 5–8.
<https://doi.org/10.7202/045765ar>

Présentation

Les articles de ce volume 60 des *Cahiers des Dix* ont été regroupés autour du thème «Traces et itinéraires». On y traite, en effet, de divers sujets qui s'inscrivent tantôt dans le cadre de parcours géographiques, tantôt dans celui de cheminements culturels, artistiques ou intellectuels.

L'article de Denys Delâge explore un continent englouti de la mémoire amérindienne et nord-américaine : celle de l'alliance franco-amérindienne des XVII^e et XVIII^e siècles qui a permis à la France d'établir puis de maintenir un véritable empire colonial en Nouvelle-France et à l'intérieur du continent américain, des Grand Lacs jusqu'en Louisiane. Cette alliance, qui s'achève avec la Conquête anglaise mais dont le souvenir nostalgique persiste au moins jusqu'au début du XIX^e siècle, doit être mise en relation avec le modèle français de colonisation. Celui-ci, comparé aux modèles hollandais et anglais qui maintiennent une distance culturelle par rapport aux Amérindiens, implique, au contraire, une relation de proximité qui favorise l'intégration et le métissage. S'établit alors une filiation qui prend la forme d'une métaphore familiale où le roi est le « père » et les Premières Nations, « ses enfants ». Pour bien comprendre la nature et les fondements de ce modèle, il importe de s'en référer à l'Ancien régime qui persiste en France ; il permet la juxtaposition des droits multiples sur le sol – ceux du roi, des seigneurs, des prêtres et des paysans – auxquels viennent s'ajouter, en prolongement, ceux des Amérindiens dans le contexte de la colonisation française en Amérique. Aussi, contrairement aux modèles hollandais et anglais traversés par la modernité et impliquant la propriété individuelle du sol (d'où les traités de cession de terres au détriment des Amérindiens) le modèle français se caractérise plutôt par des traités d'alliance politique, militaire et commerciale ; ils ne remettent pas en cause la propriété collective des premiers occupants. Le changement de régime après la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, en 1763, puis la vente de la Louisiane aux États-Unis, en 1803, permettent de mieux comprendre la lutte désespérée des différentes nations amérindiennes de l'intérieur du continent pour le maintien de leur souveraineté sur le sol des ancêtres.

Dans l'esprit des travaux de Pierre Nora sur les lieux et les nœuds de mémoire et ceux de Paul Ricœur sur la mémoire, l'histoire et l'oubli, le texte de Bernard Andrès aborde le cas de Pierre Le Moyne d'Iberville. L'année 2006, qui coïncide avec le tricentenaire de ce héros de la Nouvelle-France, devient ainsi l'occasion d'un retour en arrière, non pas tant sur sa biographie et ses exploits qui ont fait l'objet de plusieurs publications, mais plutôt sur l'histoire de sa commémoration. Que nous apprend d'Iberville sur nous-mêmes Canadiens et Québécois? Que nous apprend-t-il sur Cuba - il est mort à La Havane – où un monument a été érigé en son honneur en 1999 en échange d'un buste de José Marti, héros de l'indépendance de Cuba, installé l'année suivante à Québec?

Dans un tout autre domaine, Marcel Moussette mène une enquête serrée pour expliquer la trace de petits objets en apparence insignifiants : un lot d'épingles dans une bouteille carrée retrouvée lors de fouilles archéologiques qui ont mis à jour les sépultures de captifs de la Nouvelle-Angleterre enterrés sur le site des fortifications de Québec au milieu du XVIII^e siècle. Combinant, selon son habitude, les données de l'archéologie et les documents historiques, Marcel Moussette considère d'abord « l'épingle » dans sa matérialité et ses modes de fabrication pour ensuite aborder ses usages en tant qu'intermédiaire entre les humains et les matériaux sur lesquels elle exerce son action. Son enquête franchit une étape supplémentaire qui ne manque pas de surprendre puisqu'elle relève de l'imaginaire et de l'ordre symbolique. C'est à ce niveau que se situe finalement la clef de l'énigme : au lecteur de découvrir ce qui explique la présence de ce lot d'épingles placées dans les sépultures. Micro histoire et macro histoire trouvent ici une heureuse jonction.

De son côté, Laurier Lacroix s'emploie à reconstituer le séjour montréalais du graveur français Rodolphe Bresdin, entre 1873 et 1877. Cet artiste original et controversé semble avoir cumulé malheurs et déboires. Était-il une sorte d'archétype de l'artiste bohème ou un talent que milieu culturel montréalais de l'époque n'a pas su reconnaître et supporter? Quoiqu'il en soit, sa production qui a malheureusement laissé peu de traces à Montréal se caractérise par sa singularité et sa complexité. Parmi les œuvres qui lui sont alors commandées figure *L'apothéose de sir George-Étienne Cartier*, une gravure dont on n'a pu conserver qu'une pâle copie. Bresdin pratique en outre pendant un temps la caricature politique. La présence de cet artiste s'inscrit dans le contexte d'une immigration française encouragée par les autorités canadiennes. Lors de son séjour à Montréal, il pourra d'ailleurs compter sur certains appuis au sein de la petite communauté française qui s'y trouve.

Dans une trajectoire inverse, cette fois de Québec à l'Europe, Gilles Gallichan rappelle le voyage effectué en 1910 par l'historien et bibliothécaire Narcisse-Eutrope Dionne dans le cadre du Congrès international des bibliothécaires qui

se tient à Bruxelles à l'été de 1910 en marge la grande Exposition universelle. Il est alors délégué par le gouvernement du Québec et par l'Université Laval où il est également professeur d'histoire et d'archéologie. On peut suivre dans le détail son itinéraire qui le mène d'abord à Liverpool, puis à Londres, Paris, Lourdes, Rome et différentes villes italiennes et françaises. Son journal de voyage relate finalement son séjour à Bruxelles, sa visite de l'Exposition et sa participation au Congrès international. Bien que Dionne ne mentionne pas l'impact professionnel de ce congrès sur la bibliothéconomie québécoise, Gilles Gallichan émet quelques hypothèses à ce sujet.

Les trois derniers articles de ces *Cahiers des Dix* évoquent, par ailleurs, des itinéraires intellectuels liés aux transformations rapides de la société québécoise à partir des années 1940. Yvan Lamonde aborde la position de rupture radicale du peintre Paul-Émile Borduas en regard des valeurs morales et esthétiques dominantes, cela sous l'angle du rapport au passé jusque là peu exploré par les commentateurs du manifeste *Refus global*. Or, ce texte, écrit Lamonde, est traversé de part en part par une réflexion critique sur le passé, le temps et l'histoire; elle concerne autant l'art en général que l'histoire du Canada français en particulier. Ce refus du passé amène Borduas à une position radicale fondée sur la nécessité de vivre au présent alors qu'il affirme que « l'art, le seul qui m'intéresse, le seul qui soit vivant, est une invention ». Cette position de refus global, on la retrouve également chez l'essayiste Pierre Vadeboncoeur qui lie l'incapacité de penser le présent à l'omniprésence du nationalisme traditionnel, tant celui de Lionel Groulx avec « notre maître le passé » que celui, plus opportuniste, du premier ministre Maurice Duplessis. Pour Vadeboncoeur, Borduas, qu'il associe au degré zéro de la marche vers le présent, a eu le mérite de proposer une véritable méthode de déracinement et de rupture à l'égard du passé. À travers ses essais, son engagement syndical et son appartenance au groupe de *Cité libre*, puis de *Parti-pris*, l'auteur de *La ligne du risque* (1962) élabore une pensée basée sur l'affirmation, la liberté et la sincérité.

Si Borduas est une figure paradigmatique de la rupture avec le passé de la société québécoise, il ne saurait à lui seul expliquer les profondes mutations qui s'amorcent au Québec après la seconde guerre mondiale. On en fait le constat avec l'étude de Marie-Thérèse Lefebvre sur Radio-Collège (1941-1956), un incubateur de la Révolution tranquille particulièrement révélateur des nouveaux courants de pensée qui commencent à pénétrer l'opinion publique en général et les élites culturelles en particulier. Durant quinze ans et jusqu'à l'arrivée de la télévision, cette série radiodiffusée par la Société Radio-Canada aborde des domaines aussi variés que les sciences, les sciences humaines, la religion, la philosophie, les arts visuels, la musique et le théâtre. Des spécialistes canadiens et étrangers communiquent aux auditeurs des connaissances, mais font également état des

inquiétudes et les questionnements de la société de l'après-guerre. Cette véritable chaîne culturelle, avant l'heure, a profondément marqué les esprits et contribué au façonnement de la liberté de pensée si chère à Borduas et Vadeboncoeur. Or, la radio, en général, fait moins l'objet de recherche de contenu de la part des historiens, étant donné son caractère éphémère. Disposant dans le cas de Radio-Collège d'un important fonds documentaire, Marie-Thérèse Lefebvre a ainsi pu démontrer l'ampleur et la variété des moyens d'éducation populaire mis en place, tout en levant le voile sur l'impact d'idées nouvelles sur le cheminement intellectuel des futures élites de la Révolution tranquille.

Enfin, l'article de Jocelyne Mathieu peut sembler aller à contre courant des deux précédents axés sur la rupture ou le changement, du fait qu'elle rappelle le rôle des femmes dans la société rurale traditionnelle. En effet, il s'agit ici d'évoquer la figure d'Alice Ber, une pionnière des pages féminines dans le *Bulletin des agriculteurs*. De 1938 à 1979, cette journaliste publie une chronique qui s'adresse aux femmes d'agriculteurs; elle y traite des mille et une questions reliées à la vie quotidienne, tant à la maison que sur la ferme ainsi que des enjeux éthiques d'une société rurale en mutation. «Soyez modernes» revient comme un leitmotiv dans ses articles, alors qu'elle tente tout au long de son cheminement journalistique de concilier son adhésion au modèle traditionaliste de la femme *reine du foyer* et la nécessité de s'adapter à un environnement matériel et social en rapide changement. Alice Ber, à l'instar d'une autre journaliste, Françoise Gaudet-Smet fondatrice de la revue *Paysana*, a tenté d'adapter un modèle de modernité pour milieu rural québécois.

Fernand Harvey
Secrétaire